

Il faut croire que le début de la tragédie chez nous fut trop pompeux, car il n'eût guère de développements. Pendant deux longs siècles, nos annales ne font mention que de rares représentations de Molière, de Corneille ou de Racine, données par les élèves des Jésuites.

Le drame qui se déroulait alors dans le pays n'avait pas besoin du secours de la fiction pour être grand. Les décors en avaient été préparés par la grande nature. C'était, à droite, les monts Alleghanys, et à gauche, l'orgueilleuse chaîne des Laurentides ; avec les grands lacs, pour perspective, au second plan ; et, en face du public européen, l'Acadie, cinq fois incendiée, éclairant la rampe de ses feux couleur de sang. La scène, avec des changements à vue dans le genre de ceux qu'on voit dans *Macbeth*, s'étendait en longueur depuis Détroit jusqu'à Saint-Jean de Terre-Neuve, et en largeur de la baie d'Hudson à l'île Manhatte. Quant aux acteurs, c'étaient nos pères, tenant tous un rôle, tous, depuis l'enfant jusqu'au vieillard, et jouant ce drame dont le dénouement, plus sombrement religieux que ceux des trilogies d'Eschyle, était la conservation du Canada à la France catholique, ou son abandon à l'Angleterre protestante.

Contrairement aux dénouements classiques, on n'y vit point la vertu récompensée.

L'autre théâtre, celui qui vit de fiction, et auquel il faut des acteurs d'apparat, ne donna guère signe de vie, pendant toute cette période. On imprima, cependant, à Montréal, en 1776, une tragédie en trois actes, *Jonathas et David*, qui fut jouée au château de Vaudreuil. Puis vint Quesnel.

Joseph Quesnel, que je range au nombre des auteurs canadiens, quoiqu'il soit né à Saint-Malo, est, peut-être, en même temps que le premier par ordre chronologique, le premier de nos dramaturges par ordre de mérite. Je porte ce jugement avec d'autant plus d'empressement, qu'ayant lu nos autres